

PATRICK MODIANO

**Pour que
tu ne te perdes pas
dans le quartier**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA PLACE DE L'ÉTOILE, *roman*. Nouvelle édition revue et corrigée en 1995 (« Folio », n° 698).
- LA RONDE DE NUIT, *roman* (« Folio », n° 835).
- LES BOULEVARDS DE CEINTURE, *roman* (« Folio », n° 1033).
- VILLA TRISTE, *roman* (« Folio », n° 953).
- EMMANUEL BERL, INTERROGATOIRE *suivi de* IL FAIT BEAU ALLONS AU CIMETIÈRE. *Interview, préface et postface de Patrick Modiano* (« Témoins »).
- LIVRET DE FAMILLE (« Folio », n° 1293).
- RUE DES BOUTIQUES OBSCURES, *roman* (« Folio », n° 1358).
- UNE JEUNESSE, *roman* (« Folio », n° 1629; « Folio Plus », n° 5, avec notes et dossier par Marie-Anne Macé).
- DE SI BRAVES GARÇONS (« Folio », n° 1811).
- QUARTIER PERDU, *roman* (« Folio », n° 1942).
- DIMANCHES D'AOÛT, *roman* (« Folio », n° 2042).
- UNE AVENTURE DE CHOURA, *illustrations de Dominique Zehrfuss* (« Albums Jeunesse »).
- UNE FIANCÉE POUR CHOURA, *illustrations de Dominique Zehrfuss* (« Albums Jeunesse »).
- VESTIAIRE DE L'ENFANCE, *roman* (« Folio », n° 2253).
- VOYAGE DE NOCES, *roman* (« Folio », n° 2330).
- UN CIRQUE PASSE, *roman* (« Folio », n° 2628).
- DU PLUS LOIN DE L'OUBLI, *roman* (« Folio », n° 3005).
- DORA BRUDER (« Folio », n° 3181; « La Bibliothèque Gallimard », n° 144).
- DES INCONNUES (« Folio », n° 3408).
- LA PETITE BIJOU, *roman* (« Folio », n° 3766).
- ACCIDENT NOCTURNE, *roman* (« Folio », n° 4184).
- UN PEDIGREE (« Folio », n° 4377).
- TROIS NOUVELLES CONTEMPORAINES, *avec Marie NDiaye et Alain Spiess, lecture accompagnée par Françoise Spiess* (« La Bibliothèque Gallimard », n° 174).

Suite des œuvres de Patrick Modiano en fin de volume

POUR QUE TU NE TE PERDES PAS
DANS LE QUARTIER

PATRICK MODIANO

POUR QUE
TU NE TE PERDES PAS
DANS LE QUARTIER

roman

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
cent soixante exemplaires sur vélin rivoti
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 160.*

Je ne puis pas donner la réalité des faits, je n'en
puis présenter que *l'ombre*.

STENDHAL

Presque rien. Comme une piqûre d'insecte qui vous semble d'abord très légère. Du moins c'est ce que vous vous dites à voix basse pour vous rassurer. Le téléphone avait sonné vers quatre heures de l'après-midi chez Jean Daragane, dans la chambre qu'il appelait le « bureau ». Il s'était assoupi sur le canapé du fond, à l'abri du soleil. Et ces sonneries qu'il n'avait plus l'habitude d'entendre depuis longtemps ne s'interrompaient pas. Pourquoi cette insistance ? À l'autre bout du fil, on avait peut-être oublié de raccrocher. Enfin, il se leva et se dirigea vers la partie de la pièce près des fenêtres, là où le soleil tapait trop fort.

« J'aimerais parler à M. Jean Daragane. »

Une voix molle et menaçante. Ce fut sa première impression.

« Monsieur Daragane ? Vous m'entendez ? »

Daragane voulut raccrocher. Mais à quoi bon ? Les sonneries reprendraient, sans jamais s'interrompre. Et, à moins de couper définitivement le fil du téléphone...

« Lui-même.

— C'est au sujet de votre carnet d'adresses, monsieur. »

Il l'avait perdu le mois dernier dans un train qui l'emmenait sur la Côte d'Azur. Oui, ce ne pouvait être que dans ce train. Le carnet d'adresses avait sans doute glissé de la poche de sa veste au moment où il en sortait son billet pour le présenter au contrôleur.

« J'ai trouvé un carnet d'adresses à votre nom. »

Sur sa couverture grise était écrit : EN CAS DE PERTE RENVOYER CE CARNET À. Et Daragane, un jour, machinalement, y avait écrit son nom, son adresse et son numéro de téléphone.

« Je vous le rapporte à votre domicile. Le jour et l'heure que vous voudrez. »

Oui, décidément, une voix molle et menaçante. Et même, pensa Daragane, un ton de maître chanteur.

« Je préférerais que nous nous rencontrions à l'extérieur. »

Il avait fait un effort pour surmonter son malaise. Mais sa voix, qu'il aurait voulu indifférente, lui sembla brusquement une voix blanche.

« Comme vous voudrez, monsieur. »

Il y eut un silence.

« C'est dommage. Je suis tout près de chez vous. J'aurais aimé vous le remettre en main propre. »

Daragane se demanda si l'homme ne se tenait pas devant l'immeuble et s'il ne resterait pas là, en guettant sa sortie. Il fallait se débarrasser de lui au plus vite.

« Voyons-nous demain après-midi, finit-il par dire.
— Si vous voulez. Mais alors, près de mon lieu de travail. Du côté de la gare Saint-Lazare. »

Il était sur le point de raccrocher, mais il garda son sang-froid.

« Vous connaissez la rue de l'Arcade? demanda l'autre. Nous pourrions nous retrouver dans un café. Au 42, rue de l'Arcade. »

Daragane nota l'adresse. Il reprit son souffle et dit :

« Très bien, monsieur. Au 42, rue de l'Arcade, demain, à cinq heures du soir. »

Puis il raccrocha sans attendre la réponse de son interlocuteur. Il regretta aussitôt de s'être comporté de manière aussi brutale, mais il mit cela au compte de la chaleur qui pesait sur Paris depuis quelques jours, une chaleur inhabituelle pour le mois de septembre. Elle renforçait sa solitude. Elle l'obligeait à rester enfermé dans cette chambre jusqu'au coucher du soleil. Et puis, le téléphone n'avait plus sonné depuis des mois. Et le portable, sur son bureau, il se demanda quand il l'avait utilisé pour la dernière fois. Il savait à peine s'en servir et se trompait souvent quand il appuyait sur les touches.

Si l'inconnu n'avait pas téléphoné, il aurait oublié pour toujours la perte de ce carnet. Il tentait de se souvenir des noms qui y figuraient. La semaine précédente, il voulait même le reconstituer et, sur une feuille blanche, il avait commencé à dresser une liste. Au bout d'un instant, il avait déchiré la feuille. Aucun des noms n'appartenait aux personnes qui

avaient compté dans sa vie et dont il n'avait jamais eu besoin de noter les adresses et les numéros de téléphone. Il les savait par cœur. Sur ce carnet, rien que des relations dont on dit qu'elles sont « d'ordre professionnel », quelques adresses prétendument utiles, pas plus d'une trentaine de noms. Et parmi eux plusieurs qu'il aurait fallu supprimer, parce qu'ils n'avaient plus cours. La seule chose qui l'avait préoccupé après la perte du carnet c'était d'y avoir mentionné son nom à lui, et son adresse. Bien sûr, il pouvait ne pas donner suite et laisser cet individu attendre vainement au 42, rue de l'Arcade. Mais alors, il resterait toujours quelque chose en suspens, une menace. Il avait souvent rêvé, au creux de certains après-midi de solitude, que le téléphone sonnerait et qu'une voix douce lui donnerait rendez-vous. Il se rappelait le titre d'un roman qu'il avait lu : *Le Temps des rencontres*. Peut-être ce temps-là n'était-il pas encore fini pour lui. Mais la voix de tout à l'heure ne lui inspirait pas confiance. À la fois molle et menaçante, cette voix. Oui.



Il demanda au chauffeur de taxi de le laisser à la Madeleine. Il faisait moins chaud que les autres jours et l'on pouvait marcher à condition de choisir le trottoir de l'ombre. Il suivait la rue de l'Arcade, déserte et silencieuse sous le soleil.

Il ne s'était pas trouvé dans ces parages depuis une éternité. Il se souvint que sa mère jouait dans

un théâtre des environs et que son père occupait un bureau tout au bout de la rue, à gauche, au 73, boulevard Haussmann. Il fut étonné d'avoir encore en mémoire le numéro 73. Mais tout ce passé était devenu si translucide avec le temps... une buée qui se dissipait sous le soleil.

Le café était à l'angle de la rue et du boulevard Haussmann. Une salle vide, un long comptoir surmonté d'étagères, comme dans un self-service ou un ancien Wimpy. Daragane s'assit à l'une des tables du fond. Cet inconnu viendrait-il au rendez-vous ? Les deux portes étaient ouvertes, l'une sur la rue et l'autre sur le boulevard, à cause de la chaleur. De l'autre côté de la rue, le grand immeuble du 73... Il se demanda si l'une des fenêtres du bureau de son père ne donnait pas de ce côté-là. À quel étage ? Mais ces souvenirs se dérobaient à lui au fur et à mesure, comme des bulles de savon ou les lambeaux d'un rêve qui se volatilisent au réveil. Sa mémoire aurait été plus vivace dans le café rue des Mathurins, devant le théâtre, là où il attendait sa mère, ou aux alentours de la gare Saint-Lazare, une zone qu'il avait beaucoup fréquentée autrefois. Mais non. Certainement pas. Ce n'était plus la même ville.

« Monsieur Jean Daragane ? »

Il avait reconnu la voix. Un homme d'une quarantaine d'années se tenait devant lui, accompagné d'une fille plus jeune que lui.

« Gilles Ottolini. »

C'était la même voix, molle et menaçante. Il désignait la fille :

« Une amie... Chantal Grippay. »

Daragane demeurait sur la banquette, immobile, sans même leur tendre la main. Ils s'assirent tous deux, en face de lui.

« Veuillez nous excuser... Nous sommes un peu en retard... »

Il avait pris un ton ironique, sans doute pour se donner une contenance. Oui, c'était la même voix avec un léger, presque imperceptible, accent du Midi que Daragane n'avait pas remarqué la veille au téléphone.

Une peau couleur ivoire, des yeux noirs, un nez aquilin. Le visage était mince, aussi coupant de face que de profil.

« Voilà votre bien », dit-il à Daragane, sur le même ton ironique qui semblait cacher une certaine gêne.

Et il sortit de la poche de sa veste le carnet d'adresses. Il le posa sur la table en le couvrant de la paume de la main, les doigts écartés. On aurait dit qu'il voulait empêcher Daragane de le prendre.

La fille se tenait légèrement en retrait, comme si elle ne voulait pas attirer l'attention sur elle, une brune d'une trentaine d'années, les cheveux mi-longs. Elle portait une chemise et un pantalon noirs. Elle jeta un regard inquiet sur Daragane. À cause de ses pommettes et de ses yeux bridés, il se demanda si elle n'était pas d'origine vietnamienne – ou chinoise.

« Et où avez-vous trouvé ce carnet? »

— Par terre, sous une banquette du buffet de la gare de Lyon. »

Il lui tendit le carnet d'adresses. Daragane l'enfonça dans sa poche. En effet, il se souvint que le jour de son départ pour la Côte d'Azur il était arrivé en avance à la gare de Lyon et qu'il s'était assis au buffet du premier étage.

« Vous voulez boire quelque chose ? » demanda le dénommé Gilles Ottolini.

Daragane eut envie de leur fausser compagnie. Mais il se ravisa.

« Un Schweppes.

— Essaie de trouver quelqu'un pour prendre la commande. Ce sera un café pour moi », dit Ottolini, en se tournant vers la fille.

Celle-ci se leva aussitôt. Apparemment, elle avait l'habitude de lui obéir.

« Ça devait être gênant pour vous d'avoir perdu ce carnet... »

Il sourit d'un drôle de sourire qui sembla à Daragane insolent. Mais c'était peut-être de sa part de la maladresse ou de la timidité.

« Vous savez, dit Daragane, je ne téléphone pratiquement plus. »

L'autre lui jeta un regard étonné. La fille revenait vers leur table et reprit sa place.

« Ils ne servent plus à cette heure. Ils vont fermer. »

C'était la première fois que Daragane entendait la voix de cette fille, une voix rauque et qui n'avait pas le léger accent du Midi de son voisin. Plutôt

l'accent parisien, si cela signifie encore quelque chose.

« Vous travaillez dans le coin? demanda Daragane.

— Dans une agence de publicité, rue Pasquier. L'agence Sweerts.

— Et vous aussi? »

Il s'était tourné vers la fille.

« Non », dit Ottolini sans laisser le temps de répondre à la fille. « Elle ne fait rien pour le moment. » Et de nouveau ce sourire crispé. La fille aussi esquissait un sourire.

Daragane avait hâte de prendre congé. S'il ne le faisait pas tout de suite, parviendrait-il à se débarrasser d'eux?

« Je vais être franc avec vous... » Il se penchait vers Daragane, et sa voix était plus aiguë.

Daragane éprouva le même sentiment que la veille, au téléphone. Oui, cet homme avait une insistance d'insecte.

« Je me suis permis de feuilleter votre carnet d'adresses... une simple curiosité... »

La fille avait tourné la tête, comme si elle feignait de ne pas entendre.

« Vous ne m'en voulez pas? »

Daragane le regarda droit dans les yeux. L'autre soutenait son regard.

« Pourquoi vous en voudrais-je? »

Un silence. L'autre avait fini par baisser les yeux. Puis, avec la même voix métallique :

« Il y a quelqu'un dont j'ai trouvé le nom dans

vosre carnet d'adresses. J'aimerais que vous me donniez des renseignements sur lui... »

Le ton était devenu plus humble.

« Excusez mon indiscretion... »

— De qui s'agit-il? » demanda Daragane à contrecœur.

Il éprouvait brusquement le besoin de se lever et de marcher à pas rapides vers la porte ouverte sur le boulevard Haussmann. Et de respirer à l'air libre.

« D'un certain Guy Torstel. »

Il avait prononcé le prénom et le nom en articulant bien les syllabes, comme pour éveiller la mémoire assoupie de son interlocuteur.

« Vous dites? »

— Guy Torstel. »

Daragane sortit de sa poche le carnet d'adresses et l'ouvrit à la lettre *T*. Il lut le nom, tout en haut de la page, mais ce Guy Torstel n'évoquait rien pour lui.

« Je ne vois pas qui ça peut être. »

— Vraiment? »

L'autre paraissait déçu.

« Il y a un numéro de téléphone à sept chiffres, dit Daragane. Ça doit dater d'au moins une trentaine d'années... »

Il tourna les pages. Tous les autres numéros de téléphone étaient bien ceux d'aujourd'hui. À dix chiffres. Et ce carnet d'adresses, il ne s'en servait que depuis cinq ans.

« Ce nom ne vous dit rien? »

— Non. »

Quelques années auparavant, il aurait fait preuve de cette amabilité que tout le monde lui reconnaissait. Il aurait dit : « Laissez-moi un peu de temps pour éclaircir le mystère... » Mais les mots ne venaient pas.

« C'est à cause d'un fait divers sur lequel j'ai réuni pas mal de documentation, reprit l'autre. Ce nom est cité. Voilà... »

Il paraissait brusquement sur la défensive.

« Quel genre de fait divers? »

Daragane avait posé la question machinalement, comme s'il retrouvait ses vieux réflexes de courtoisie.

« Un très ancien fait divers... Je voudrais écrire un article là-dessus... Au début, je faisais du journalisme, vous savez... »

Mais l'attention de Daragane se relâchait. Il devait vraiment leur fausser compagnie au plus vite, sinon cet homme allait lui raconter sa vie.

« Je suis désolé, lui dit-il. J'ai oublié ce Torstel... À mon âge, on a des pertes de mémoire... Je dois malheureusement vous quitter... »

Il se leva et leur serra la main à tous les deux. Ottolini lui jeta un regard dur, comme si Daragane l'avait injurié et qu'il était prêt à répliquer d'une manière violente. La fille, elle, avait baissé les yeux.

Il marcha vers la porte vitrée grande ouverte qui donnait sur le boulevard Haussmann en espérant que l'autre ne lui barrerait pas le passage. Dehors, il respira à pleins poumons. Quelle drôle d'idée, ce rendez-vous avec un inconnu, lui qui n'avait vu personne depuis trois mois et qui ne s'en portait pas plus mal... Au contraire. Dans cette solitude, il ne

s'était jamais senti aussi léger, avec de curieux moments d'exaltation le matin ou le soir, comme si tout était encore possible et que, selon le titre du vieux film, l'aventure était au coin de la rue... Jamais, même durant les étés de sa jeunesse, la vie ne lui avait paru aussi dénuée de pesanteur que depuis le début de cet été-là. Mais l'été, tout est en suspens – une saison « métaphysique », lui disait jadis son professeur de philosophie, Maurice Caveing. C'est drôle, il se rappelait le nom « Caveing » et il ne savait plus qui était ce Torstel.

Il y avait encore du soleil, et une légère brise atténuait la chaleur. À cette heure-là, le boulevard Haussmann était désert.

Au cours des cinquante dernières années, il était souvent passé par là, et même dans son enfance, quand sa mère l'emmenait, un peu plus haut sur le boulevard, au grand magasin du Printemps. Mais ce soir, cette ville lui semblait étrangère. Il avait largué toutes les amarres qui pouvaient encore le relier à elle, ou bien c'est elle qui l'avait rejeté.

Il s'assit sur un banc et sortit le carnet d'adresses de sa poche. Il s'appropriait à le déchirer et à en éparpiller les morceaux dans la corbeille de plastique vert à côté du banc. Mais il hésita. Non, il le ferait tout à l'heure, chez lui, en toute tranquillité. Il feuilleta distraitemment le carnet. Parmi ces numéros de téléphone, pas un seul qu'il aurait eu envie de composer. Et puis, les deux ou trois numéros manquants, ceux qui avaient compté pour lui et qu'il savait encore par cœur, ne répondraient plus.

Vers neuf heures du matin, le téléphone sonna. Il venait de se réveiller.

« Monsieur Daragane ? Gilles Ottolini. »

La voix lui parut moins agressive que la veille.

« Je suis désolé pour hier... j'ai l'impression que je vous ai importuné... »

Le ton était courtois, et même déférent. Plus du tout cette insistance d'insecte qui avait tant gêné Daragane.

« Hier... j'ai voulu vous rattraper dans la rue... Vous êtes parti si brutalement... »

Un silence. Mais celui-ci n'était pas menaçant.

« Vous savez, j'ai lu quelques-uns de vos livres. En particulier *Le Noir de l'été*... »

Le Noir de l'été. Il mit quelques secondes avant de réaliser qu'il s'agissait, en effet, d'un roman qu'il avait écrit, jadis. Son premier livre. C'était si loin...

« J'ai beaucoup aimé *Le Noir de l'été*. Ce nom qui figure dans votre carnet d'adresses et dont nous avons parlé... Torstel... vous l'avez utilisé dans *Le Noir de l'été*. »